

MYLÈNE GILBERT-DUMAS

GRANDS ROMANS

# Lili Klondike

Partie I  
La fièvre de l'or

TYPON

MYLÈNE GILBERT-DUMAS

# Lili Klondike

Partie I

La fièvre de l'or

*roman*

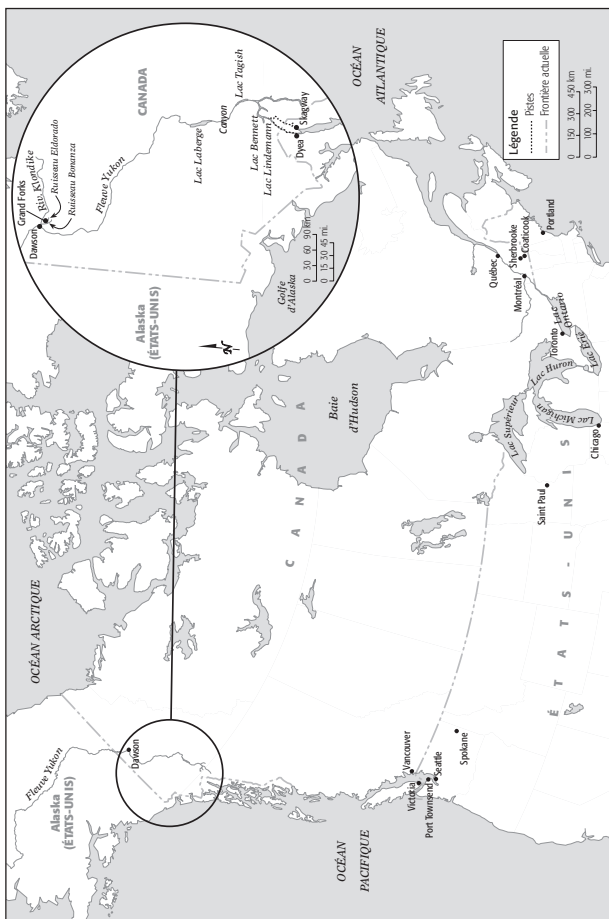
**TYPO**

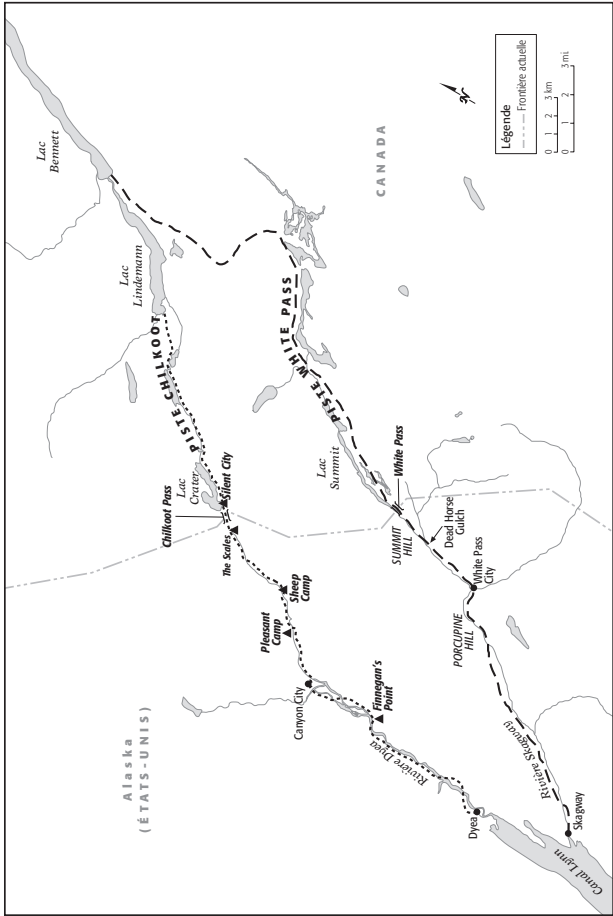
Une société de Québec Média

*Pour ma mère*

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ses premiers lecteurs, Nathalie Dumas, Josée Gagnon, Nathalie Ginchereau, Ghislain Lavoie, Danielle Paré et Luce Vachon pour leurs commentaires pertinents.





Je réponds ordinairement à ceux  
qui me demandent raison de mes voyages:  
que je sais bien ce que je fuis,  
mais non ce que je cherche.

MONTAIGNE, *Essais*

*There are strange things done in the midnight sun  
By the men who toil for gold;  
The Arctic trails have their secret tales  
That would make your blood run cold.*

Il s'est fait des choses étranges sous le soleil de minuit  
Chez ces hommes venus chercher de l'or;  
Les routes du Nord murmurent encore le récit  
De ces histoires à vous glacer le sang.

ROBERT SERVICE, *The Cremation of Sam M<sup>c</sup>Gee*  
(Traduction de l'auteur)

## CHAPITRE PREMIER

Portland, Maine, fin de juin 1897. Un vent chaud venu du sud accable depuis des jours la côte est américaine. De temps à autre, un éclair silencieux déchire l'horizon, à l'endroit où la mer rejoint le ciel. Ce sont là, sans contredit, les signes avant-coureurs d'un orage d'été. Des nuages translucides laissent pourtant percer un soleil flamboyant. Il ne pleuvra pas, c'est certain, mais dans la cuisine d'un immense cottage anglais, à quelques pas de la plage, le tonnerre gronde déjà.

Deux femmes s'y toisent dans une colère réciproque. La plus jeune est vêtue de l'uniforme des domestiques, son épaisse chevelure brune ramassée sous un bonnet blanc. L'autre, aux abords de la quarantaine, porte une robe de soie et de dentelle de même qu'une paire d'escarpins. Malgré sa toilette élégante, elle tient dans ses mains gantées un seau d'eau d'où s'élève une vapeur fine.

— Il n'est pas question que je m'abaisse à faire ça, s'insurge la jeune femme dans un mauvais anglais. Vous ne m'avez pas embauchée pour laver vos planchers à quatre pattes. Si vous pensez que vous pouvez me faire faire n'importe quoi...

Son arrogance n'intimide pas la patronne qui dépose le bac devant les pieds de son employée.



— Si tu tiens à garder ton poste, Lili, tu feras ce que je te dis.

Ça prenait bien des Anglais pour la baptiser Lili alors qu'elle s'appelle Rosalie ! Certains jours, ce surnom l'indiffère, mais ce matin, il lui tape sur les nerfs et l'incite à s'entêter davantage. Du bout du pied, elle repousse le seau, ce qui laisse une trace mouillée sur le parquet.

— Est-ce qu'il faut que je vous le dise tous les jours ou quoi ? Je suis votre cuisinière, Mrs. Wright, pas votre bonne. Il me semble que quand c'est le temps de vous mettre à table, vous vous le rappelez très bien.

Sa voix dénote sa détermination, mais la patronne ne bronche pas. Elle déplace à son tour le récipient, qui se trouve maintenant à égale distance des deux femmes. Rosalie la jauge, les poings serrés. Pendant plusieurs secondes, la cuisine est plongée dans un silence inquiétant. Puis, sans avertissement, Mrs. Wright tourne les talons et lui lance, dans une nonchalance déconcertante :

— Si le poste ne vous intéresse plus, Lili, vous pouvez toujours démissionner et retourner au Canada.

Argument extrême et efficace. Rosalie ne peut imaginer pire affront, elle qui tente par tous les moyens d'éviter de remettre les pieds au Québec, cette contrée catholique à l'excès où le moindre écart est jugé sévèrement. Elle n'a jamais pu supporter les limites imposées par ses parents, encore moins celles prescrites par l'Église. Son idéal serait de vivre comme elle l'entend, comme

elle peut souvent le faire aux États-Unis, quand sa patronne ne s'en mêle pas.

Il n'y a pas à dire, Mrs. Wright connaît bien son point faible. En un an, elle l'a menacée de la renvoyer chez elle à cinq reprises au moins. Ce pouvoir qu'elle a sur son employée lui procure une grande satisfaction, Rosalie s'en est aperçue. Il lui permet d'affermir son emprise sur elle, de lui rappeler que, même si elle sait cuisiner, elle n'est qu'une domestique canadienne-française, rien de plus.

Alors, à contrecœur, Rosalie empoigne le torchon abandonné sur le comptoir. Dans son geste plein d'amertume, elle heurte au passage le vase de cristal garni des fleurs du matin. Celui-ci bascule et se brise en éclats à ses pieds. Rosalie sourit en contemplant les dégâts. Elle devra sans doute remplacer le vase en puisant dans son salaire, mais le plaisir qu'elle ressent à le voir en morceaux vaut bien le prix qu'il faudra payer.

\*

À la nuit tombée, au troisième étage de cette grande demeure, une fenêtre ouverte laisse entrer le faible éclairage de la lune. Dans ce clair-obscur, on distingue les murs, couverts d'un papier peint démodé. L'unique fauteuil de la pièce disparaît sous une pile de vêtements en désordre. Sur la commode, un vase contient une vingtaine de fleurs, fanées depuis longtemps. Autour de celui-ci, des objets hétéroclites : bijoux, livres, recettes écrites à la main, quelques poèmes aussi, griffonnés sur des bouts de papier.

Le bruit des vagues mourant sur la grève est le seul élément régulier dans ce désordre. Leur grondement emplît la chambre, la maison et certainement toute la ville, et Rosalie, qui fixe le plafond de ses yeux noirs et soucieux, s'imagine être la seule à ne pas trouver le sommeil cette nuit. Elle qui pourtant ne souffre jamais de la chaleur ne supporte ce soir aucun drap, aucune robe de nuit.

« Abrille-toi, c'est indécent », dirait sa mère si elle la voyait.

Rosalie n'en a cure. Elle est sans nouvelles de ses parents depuis ce jour lointain et déplaisant où ils lui ont annoncé qu'ils envoyaient leur fille unique au couvent.

Son esprit divague et, de fil en aiguille, des souvenirs refont surface. Elle repense à ce froid matin d'octobre, il y a un peu plus d'un an. Elle se rappelle Coaticook, la maison de ses parents. Elle revoit leur querelle, comme si c'était la veille.

— Vous ne m'enfermerez pas dans un couvent !

Voilà ce qu'elle leur a crié, avant de sortir en claquant la porte. Désespéré, son père la regardait par la fenêtre du salon. Demeurée sur le peron, elle n'avait pas fini de s'emporter :

— Il est hors de question que vous décidiez pour moi, m'entendez-vous ? Je ne suis plus une petite fille qu'on peut bousculer et forcer à faire ce qu'elle ne veut pas faire. Je vais avoir vingt ans dans un mois. Vingt ans ! Ça fait que vous ne me direz pas comment diriger ma vie. C'est VOTRE ciel que vous essayez de gagner en m'envoyant au cloître, pas le mien. Mon ciel à moi, si jamais j'y vais, je l'aurai mérité moi-même.

Elle s'élançait déjà sur le trottoir.

« Des paysans ! se répétait-elle en marchant d'un pas brusque. Des paysans égoïstes et sans ambition ! »

Elle s'est dirigée vers le parc jouxtant la gare en espérant y trouver le silence nécessaire pour se calmer, mais le train arrivait. Des passagers sont descendus, d'autres sont montés. Les employés ne sont pas restés longtemps dehors au grand vent. Surtout que l'orage menaçait. Soudain, les roues ont grincé, métal contre métal. La fumée s'est échappée de la cheminée et le sifflet a retenti. Lorsque la locomotive s'est mise en marche, Rosalie a compris qu'elle vivait le moment qu'elle attendait depuis toujours. La gare étant déserte, elle savait que personne ne pourrait l'empêcher d'agir, et c'est dans un geste empreint d'espoir qu'elle a bondi en direction de l'avant-dernier wagon dont la porte était entrouverte. Déjà à l'époque, elle était rondelette et peu agile. Comme elle a trouvé pénible de courir à côté du train en mouvement ! Le bruit assourdissant lui broyait les tympan. Son sang battait fort à ses tempes. Devant ses yeux, la clenche métallique heurtait la porte, se balançait dans le vide pour revenir à sa position initiale. En étirant le bras, Rosalie y touchait presque, mais il fallait courir plus vite, le train accélérail. Dans un ultime effort, ses doigts ont attrapé la poignée et se sont refermés sur le métal froid. La porte a glissé, s'est ouverte dans un nuage de poussière et de foin, et Rosalie s'est projetée vers l'avant. Elle s'est retrouvée à l'intérieur, allongée de tout son long, la face contre le

plancher du wagon qui tremblait sur les rails. Le souffle court, les mains meurtries, elle s'est redressée suffisamment pour voir les maisons défilier, de plus en plus vite. Dans les rues, des passants qui l'apercevaient la pointaient du doigt en suivant le mouvement du train qui, tout le monde le savait, s'en allait à Portland, aux États-Unis. Seule dans son wagon vide, Rosalie riait de son audace, et les éclats cristallins se répercutaient en écho sur les murs de bois qui vibraient bruyamment. Elle s'est laissée rouler sur le sol, le sourire aux lèvres, ravie d'avoir réussi. Elle venait de mettre un terme à son passé de fille d'habitant. L'avenir s'ouvrait à elle, plein de promesses.

Jamais Rosalie n'a regretté son geste. D'ailleurs, moins de deux semaines plus tard, elle entrait au service de Mrs. Wright en tant que cuisinière. Comme quoi elle savait prendre sa vie en main.

\*

Le ruban de sable blanc s'étire à perte de vue vers le sud et, au-dessus, les mouettes planent, nombreuses et bruyantes, portées par le vent du large. Aujourd'hui est un jour de repos pour Rosalie et elle quitte la demeure de ses patrons, un panier à pique-nique sous le bras. Elle ne pense à rien et se laisse bercer par les bruits de la mer.

La plage de Portland ne semble jamais déserte. Le long de la côte, à une vingtaine de verges de la grève, de grandes maisons bordent une avenue verdoyante. Des maisons de riches, il va sans dire. On voit parfois une vieille dame se

balader, un serviteur sur les talons, une jeune mère suivie de ses enfants, des couples d'amoureux qui se tiennent par la main. Rosalie les envie et ralentit souvent le pas pour écouter ce qu'ils se murmurent. Les mots d'amour lui paraissent plus beaux en anglais, mais elle se doute bien que c'est un leurre. Les mots d'amour viennent du cœur, ils sont délicieux, quelle que soit la langue. Elle se plaît cependant à rêver d'un homme à l'accent mélodieux des Anglais, d'un homme qui lui dirait qu'il l'aime, qu'il veut l'épouser, bâtir avec elle une famille, toute une vie.

La tête perdue dans les nuages, elle laisse sa jupe traîner sur le sable, créant ainsi un sillon large et facile à suivre. Puis elle s'arrête pour scruter l'océan, une main en visière. Au loin, affrontant les vagues, quelques bateaux de pêcheurs dansent dans le vent. Rosalie inspire profondément. Les effluves de la mer se mêlent à ceux du port de même qu'à ceux de la ville, mais son odorat détaille chaque parfum. Elle ne l'avait jamais remarqué avant d'arriver à Portland, mais elle possède le don de filtrer les odeurs, de les imaginer aussi, surtout lorsqu'elle cuisine. Son talent profite chaque jour à ses patrons, et Rosalie sait que Mrs. Wright, malgré les menaces répétées, ne la forcerait jamais à retourner au Québec. Rosalie est une bonne cuisinière. Elle réussit des miracles avec peu, use avec parcimonie des épices et aromates, dosant le sucré, le salé, le piquant et parfois même l'amer pour tirer le meilleur des aliments. Sa réputation est établie et, même si elle ne l'admettra jamais, Mrs. Wright est bien contente

de l'avoir à son service. Surtout qu'elle ne lui coûte pas très cher.

— Vous prenez l'air seule, Lili ?

La voix ramène brutalement Rosalie sur la plage de Portland et efface de son esprit bateaux de pêche et plaisirs gourmands. Il n'y a que ses patrons pour l'appeler Lili et il n'y a que le fils Wright pour oser la rejoindre si loin de la maison. Bien que la présence du jeune homme ne la surprenne pas, Rosalie feint la défensive.

— C'est mon jour de congé, Steven. Tu ne peux pas me faire travailler aujourd'hui.

— Ce n'était pas mon intention, ne t'inquiète pas. C'est juste que ma mère est sortie, alors je me disais que, peut-être, si tu avais du temps libre...

Ses hésitations amusent Rosalie qui rit de bon cœur lorsqu'il se place à côté d'elle :

— Est-ce que je peux marcher avec toi ?

Sans attendre la réponse, il lui emboîte le pas. Les mains dans les poches de son pantalon, il ne dit rien pendant plusieurs minutes, mais sur son visage un sourire entendu exprime mieux que des mots ce qu'il attend d'elle. Il a roulé les manches de sa chemise de coton et en a déboutonné le col. Ce relâchement lui donne un air d'écolier en vacances qui, étrangement, n'est pas pour déplaire à Rosalie. Elle doit bien se l'avouer, d'ailleurs, le fils de sa patronne a du charme à revendre. Et, bien qu'il soit plus jeune qu'elle d'un an, elle ne refuse pas de l'accueillir dans son lit, de temps en temps... quand la maison est vide, naturellement.

\*

— C'était la dernière fois, Lili.

La voix de Steven fait sursauter Rosalie qui le croyait assoupi, comme souvent après l'amour. Allongée près de lui, elle ne relève pas le caractère solennel de ces mots murmurés à son oreille. Elle savoure plutôt ce corps chaud contre le sien, ce bras solide passé autour de sa taille. Il la maintient ainsi depuis un moment déjà, serrée contre lui.

— Demain soir, il y aura des invités pour souper, ajoute-t-il sur un ton hésitant.

Rosalie n'aime pas quand il lui parle de son travail lorsqu'ils sont seuls, surtout pendant un jour de congé. Elle suppose néanmoins que cela doit avoir une certaine importance pour qu'il aborde ce sujet juste après lui avoir fait l'amour. Elle ferme les yeux et enroule sa jambe autour de la sienne.

— À voir la pièce de viande que ta mère m'a demandé de préparer, vous serez bien une dizaine.

— Douze, corrige Steven en affermissant son étreinte.

Rosalie savoure ce geste de tendresse, la tiédeur de la chambre, l'odeur de la mer qui pénètre par la fenêtre ouverte. Le parfum salin dissimule à peine celui de leurs corps alanguis. Steven s'éclaircit la voix, mais n'ajoute rien. Puis, dans un mouvement brusque, il se lève, et le drap qui les couvrait glisse sur le plancher. Sa peau à découvert, Rosalie frissonne.

— Pourquoi te sauves-tu maintenant ? demande-t-elle pour le taquiner. Ta mère est-elle déjà rentrée ?

Sitôt dits, ces mots lui brûlent la langue et elle regrette de les avoir laissés échapper. Ce dernier



commentaire, pour acerbe qu'il soit, traduit pourtant leur cruelle réalité, celle qu'ils se sont plu à ignorer dès les premiers jours. S'il n'y avait eu Mrs. Wright...

Pour se faire pardonner, Rosalie roule sur le dos et offre sa poitrine encore tiède. Steven ne s'en approche pas. Il ne la regarde pas non plus. Il se concentre plutôt sur ses vêtements dispersés sur le sol. Elle le détaille pendant qu'il se penche puis se redresse. Son ventre est ferme, son sexe, humide. Sa peau est lisse, blanche et couverte de ce duvet tendre qu'elle aime tant caresser. Il enfle son caleçon et glisse un bras dans sa chemise d'un geste nerveux. Tout ce temps, il évite de lever les yeux vers elle. Il attrape enfin son pantalon sur la chaise et, sans même prendre le temps de s'en revêtir, il ouvre la porte. Comme chaque fois qu'il la quitte, Rosalie se redresse sur un coude. Elle aime s'imprégner de cette image qui figure parmi les souvenirs qu'elle conserve précieusement, les moments qu'elle voudrait éternels. Cependant, contrairement à son habitude, Steven ne lui souffle pas de baiser. Il sort plutôt dans le couloir et se tourne vers elle, l'air penaud. Sa voix se brise et prend le ton solennel des plates excuses.

— Tu t'attaches trop, Lili.

Trop. Encore ce damné mot. Elle est *trop*, comme d'autres sont heureux. Trop émotive, trop sentimentale, trop colérique aussi. On lui a déjà reproché de rire trop fort, de manger trop vite. Maintenant, on lui reproche de trop s'attacher. C'est une véritable malédiction. Elle ouvre la

bouche dans l'intention de se justifier, mais il est trop tard, Steven lui donne son coup de grâce.

— Demain soir, nous recevons ma fiancée et ses parents.

Comme si ce n'était pas suffisant pour la démolir, il ajoute :

— Il faut que tout soit parfait.

En lâche, il fait demi-tour et disparaît. Rosalie demeure sur le lit, estomaquée. Ce rejet la blesse plus qu'elle ne le voudrait.

— Vas-y ! s'écrie-t-elle alors qu'il ne peut plus l'entendre, vas-y ! Dis à ta mère que tu as arrangé les choses avec la cuisinière. Dis-lui que je ne la gênerai plus dans ses projets.

Steven est déjà loin. Les larmes montent aux yeux de Rosalie et elle pleure, seule, nue sur son lit.

Les minutes passent. Puis les heures. Rosalie s'est calmée. Elle fixe sans les voir les objets qui meublent sa chambre. Ils sont en désordre, à l'image des émotions qui peuplent sa vie. Malgré ses torts, Steven a raison, elle le sait bien. Depuis le début, elle n'a cessé d'appréhender la fin de cette relation qui n'en était pas vraiment une. Tous les jours, Mrs. Wright s'est vengée de l'attention que son fils portait à une simple domestique. Bêtes mesquineries, harcèlement aussi, quand elle jugeait les sourires de Steven trop tendres, trop insistants.

— C'était de bonne guerre, se répète Rosalie, qui n'en souffre pas moins.

Dans le fond, tout le monde savait que Mrs. Wright avait assez de pouvoir sur son fils

pour ne pas craindre les charmes d'une petite Canadienne française. Cette idylle ne les menait nulle part, ne servait à rien, sinon à combler une certaine solitude chez elle, un besoin physique chez lui. Malgré ce constat d'échec qui lui brise le cœur, Rosalie se morfond, culpabilise aussi. Peut-être Steven serait-il resté plus longtemps près d'elle si elle ne l'avait pas piqué au vif en lui parlant de sa mère. Toujours des *si*... La réalité ne se résume cependant pas à des hypothèses. Et même si Rosalie s'était trouvée enceinte, comme elle l'a craint à quelques reprises, jamais Steven ne l'aurait épousée. Mrs. Wright ne l'aurait pas permis.



1897. À Dawson City, dit-on, les rues sont pavées d'or. Des milliers d'hommes et de femmes quittent leur foyer pour y chercher fortune. Liliane et Rosalie, deux jeunes Canadiennes françaises en quête d'émancipation, sont du nombre.

Après avoir abandonné son fiancé devant l'autel et traversé le Canada en train, Liliane s'associe à un homme d'affaires qui l'entraîne sur la piste du col Chilkoot. Mais son attirance pour un autre homme la laissera sans protecteur, et elle devra recourir aux solutions les plus extrêmes pour assurer sa survie. Rosalie, quant à elle, a abandonné son poste de cuisinière pour suivre l'homme de sa vie, qui veut devenir chercheur d'or. Prisonnière de l'hiver à Skagway, elle devra affronter un redoutable bandit qui entend faire d'elle une prostituée.

Pour surmonter les épreuves qui font obstacle à leur liberté, les deux femmes devront se montrer téméraires... Au risque d'y perdre leur âme.

Après le succès de cette série d'abord parue en trois tomes, nous vous offrons cette refonte en deux volumes compacts.

*Que dire de ce roman, sinon qu'on embarque immédiatement. Dès les premières phrases, on est au cœur de l'action, qui ne manque pas.*

Mario Dufresne, *La Presse*

Mylène Gilbert-Dumas a remporté le prix Robert-Cliche 2002. Depuis, elle a publié sept romans historiques avant de se tourner vers la littérature contemporaine grand public. En 2010, elle obtenait une résidence d'écriture à Dawson City, où elle a puisé la matière de son plus récent livre, *Yukonnaise*. Elle est aussi l'auteure de trois romans pour adolescents, dont l'un a remporté un sceau d'argent M. Christie.